

OUISSAM CHOUALI
Université Mohamed Premier

La corporéité dans *Les Intranquilles* d'Azza Filali : du *faire signe* au *faire sens*

Corporeality in Azza Filali's Les Intranquilles: from making a sign to making sense

Abstract: In her novel *Les Intranquilles*, the writer seems to rely on the body to put into discourse certain marginal identities that underpin her narrative. Our proposed reading of this text attempts to interrogate the body as a property of discourse and a central instance of signification. The study subjects this property of discourse to a semiotic analysis based on a dual conception: the body as sign and the body as meaning. In other words, the body is conceived, firstly, as the surface on which the characters' marginality is inscribed. Then, as a discursive instance that makes sense through the co-presence of two bodies in an immediate relationship.

Keywords: corporeality, novel discourse, semiotics, marginal identities, co-presence, somatic predicates

Introduction : généralités théoriques

*Les Intranquilles*¹, roman d'Azza Filali, relate l'histoire d'Abdallah, un vieux mineur de Redyef, arraché de sa terre et de sa maison par les révolutionnaires et jeté dans la rue. Il se trouve contraint de quitter son village pour se rendre à Tunis à la recherche d'un emploi. Dans la capitale, il rencontre Zeineb, une petite bourgeoise comptable à mi-temps dont les aspirations ne correspondent pas aux conventions sociales. Puis, Latifa Ben Yedder, une prostituée empathique et serviable, et Hechmi,

¹ A. Filali, *Les Intranquilles*, Tunis, Elyzad, 2014. Désormais indiqué par l'abréviation *LI* et suivi du numéro de page entre parenthèses.

un islamiste et un prisonnier politique qui, libéré, travaille dans une usine et s'étirant dans un petit appartement dans les banlieues de Tunis, avant d'être congédié et de retourner dans les faubourgs de Redeyef.

Ostensiblement, l'instance écrivante mise sur le corps pour mettre en discours la complexité de la vie sensible de ses personnages. La lecture que nous proposons de ce texte tente d'interroger le corps comme propriété du discours et instance centrale dans la signification. Contrairement au régime sémiotique de la jonction où la relation entre les actants est d'ordre syntaxique entre sujet et objet, mettre l'accent sur le corps c'est le considérer comme un corps pulsionnel qui *perçoit*, qui « souffre », qui « jouit », qui « parle » et agit. C'est lui qui « établit le contact avec le phénomène »², il est le siège de l'affectivité et de la signification, et par l'intermédiaire duquel s'opère le rapport avec le monde extérieur.

Appuyée sur la sémiotique du corps inspirée des réflexions phénoménologiques, l'étude se sert de deux conceptions différentes quant à la manière d'appréhender le corps : le corps qui fait signe et le corps qui fait sens³. La première est celle du corps-signe tel qu'il est conçu sur le plan sémiologique comme médiateur entre deux mondes. Le monde interne, celui de l'intéroceptivité, et le monde externe, celui de l'extéroceptivité. L'instance corporelle, la proprioceptivité, vient ainsi subsumer la relation entre les deux mondes, ou, pour reprendre les termes de Hjelmslev, entre le plan du contenu et le plan de l'expression. Dans ce sens, les signifiants corporels, ou, prédicats somatiques (Jean-Claude Coquet) permettent de manifester le plan de contenu, où, par exemple, la rougeur d'un visage peut exprimer la honte ; la pâleur, la maladie ; les tremblements, la peur, etc. Il s'agit, pour reprendre Eric Landowski d'un corps-signe qui « n'est pas un corps présent en chair et en os, mais une simple surface d'inscription exploitable tantôt pour émettre de l'information (le cas échéant relativement à soi-même), tantôt pour en recueillir sur le compte d'autrui, dont le corps sera alors considéré – que son possesseur le veuille ou non – comme « expressif », c'est-à-dire comme « faisant signe »⁴.

À cette conception instrumentaliste qui désincarne le corps, Landowski oppose le corps *faisant sens*. Celui-ci découle d'un régime de type sensible où « *du corps à corps même entre sujets co-présents l'un à l'autre, naît [...] une forme d'intelligibilité immédiate du sensible* »⁵. En d'autres termes, la manifestation corporelle peut ne pas signifier un savoir préalablement catégorisé, comme la rougeur pour la honte,

² A. J. Greimas, J. Fontanille, *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil, 1991, p. 65.

³ Les expressions *faire signe* et *faire sens* sont d'Eric Landowski. La première conception fait du corps, pour reprendre l'auteur, un « ustensile » qui sert à exprimer un contenu. La deuxième, Landowski la rapporte au régime de l'*union* où les relations intersubjectives sont de l'ordre de l'immédiat (sans la médiation d'aucun objet repérable sur la dimension pragmatique), par opposition au régime de la jonction où ces relations sont d'ordre médiat (par la médiation d'un objet de valeur). E. Landowski, *Passions sans nom*, Paris, PUF, 2004.

⁴ *Ibidem*, p. 88.

⁵ *Ibidem*, p. 89.

mais, elle peut porter sur un sens « qui n'a pas de nom et qu'on ne comprend vraiment qu'en acte, au moment même où on l'éprouve: un sens qui naît du fait même d'être en train de voir rougir quelqu'un d'autre devant soi, de sentir ce rougissement monter soudain à son visage, et, si l'interaction se prolonge, de sentir qu'à son tour cet autre sent que ce qu'il est en train de sentir, on vient soi-même de le percevoir »⁶.

1. Corporéité et marginalité

Dès les premières pages du récit, la marginalité du vieux est mise en discours à travers les figures du corps dont les prédicats somatiques suivants : « corps noueux dont toute graisse était bannie, amas d'os » (*LI*, 7), « maigre » (*LI*, 8). Ce corps-objet semble priver le sujet de ses formes humaines. La même figure est appuyée dans le texte par les prédicats « recroquevillé sur lui-même, petite masse brune tordue en spirale » (*LI*, 13), puis, plus loin, « assoupir », « replié », « fœtal », dans l'énoncé : « [II] s'assoupiissait. Replié en position fœtal... » (*LI*, 135).

Ces prédicats somatiques peuvent être interprétés à la balzacienne, comme signe de sa condition sociale de marginal. Ils associent le sujet à l'isotopie sémantique de l'/animalité/, et traduisent sa déshumanisation. A un niveau plus abstrait, cette catégorie /humain/ vs /animal/ peut être corrélée à l'opposition /nature/vs/culture/ qui articule l'univers collectif selon Greimas. Ce corps faisant signe se manifeste également comme la surface où s'inscrit l'expérience dysphoriquement vécue par les actants de la marginalité. C'est le cas, par exemple, de Hechmi, un islamiste et un prisonnier d'opinions « [qui] a été arrêté le 7 mars 1991, avec une dizaine de camarades. Après quinze jours dans les sous-sols de l'Avenue Bourguiba, on les condamna à quinze ans de prison pour atteinte à la sûreté de l'Etat » A sa libération, Hechmi retourna à Redyef, sa ville natale. Deux mois plus tard, un cousin lui procurait du travail à Tunis : magasinier dans une usine de pâtes alimentaires. Il loua une chambre en banlieue et mena une existence retirée. » (*LI*, 28).

En se rendant dans le café qu'il fréquentait avant sa détention, un café qui « jouxtait le ministère de l'Intérieur », le corps de Hechmi se met brusquement à manifester des réactions qui disent cette expérience : « Il croyait ressentir de minuscules secousses, des chocs sourds ; quelques gémissements traversaient la dalle, il tremblait, les remous se transmettaient à son ventre et sa tête ; sa bouche s'emplissait de cendres, le cachot le reprenait, l'avait-il jamais quitté... » (*LI*, 27).

Le corps et le monde sont ici dans un « rapport d'embrassement » pour reprendre Merleau-Ponty. Le corps percevant est face à un lieu déjà vécu. L'expérience vécue se réfère aux passions éprouvées face à la situation dans laquelle il se trouve, notamment à l'intérieur du ministère de l'Intérieur où il a été torturé. Ici l'actant

⁶ *Ibidem*.

se révèle comme une simple instance corporelle guidée par une force interne qui serait un traumatisme associé à l'expérience subjective de torture que le corps avait enregistrée, et que l'observation du lieu, agissant comme déclencheur au lieu d'un simple objet du monde, a ravivée, et à laquelle il n'a pas pu résister. Ce qui réduit le protagoniste à un corps-sentant, une instance corporelle figée dans un pur sentir. Au niveau des instances énonçantes, le contact avec ce lieu dysphoriquement vécu semble altérer son identité sémiotique en le faisant passer de sujet au non-sujet⁷. Cependant, ce qui nous intéresse ici, c'est la place que tient le corps dans l'expression de cette expérience de la détention associée à ce lieu. L'avenue et le ministère de l'Intérieur sont des symboles tangibles de son passé traumatique, et leur seule présence suffit à raviver les souvenirs et à générer des réponses émotionnelles intenses en lui que le corps dit, rend visible et permet leur inscription sur la surface. Nous avons affaire à un corps sensible et passif qui subit de l'extérieur, une force qui menace sa présence. C'est là que « la passion apparaît dans sa nudité, comme la négation du rationnel et du cognitif, et que le « sentir » déborde le « percevoir »⁸. En subissant la négativité de l'objet, le protagoniste éprouve une souffrance dont l'intensité se révèle à travers les prédicats somatiques : « secousses », « chocs », « gémissements » et « remous ». C'est ainsi que le corps médiatise l'expérience sémiotique de souffrance et de torture.

Cependant, du moment que le protagoniste devient « sujet-observateur de son état et de l'évolution qui accompagne son acte d'observer »⁹, la perception des expressions somatiques le conduirait « à comprendre « sa » douleur, son malheur, sa souffrance », et « d'en contrôler la manifestation »¹⁰ :

Un grand miroir ornait l'un des murs du studio. Une nuit, après sa douche, Hechmi se posta, nu, devant la glace, et s'examina avec une attention féroce... Des années qu'il ne s'était regardé de la sorte ! sur son ventre, les brûlures de cigarettes dessinaient un échiquier : des trous de même diamètre, où l'épiderme mort égrenait ses nuances de gris avec, par endroits, des reflets bleu métal. Ces salauds de flics y étaient tous passés. Ils surgissaient l'un après l'autre, cigarette à la main. [...] Ce soir-là, Hechmi inspecta les marques l'une à l'autre [...]. Lentement, les yeux de Hechmi allèrent vers l'aine, là où il ne regardait plus depuis longtemps. Soudain, il s'affaissa à terre, tête entre les genoux : l'écriture était aisément déchiffable,

⁷ Dans sa théorie des instances énonçantes, le sujet et le non-sujet constituent les deux actants composant le prime actant. Le premier, l'actant-sujet, est un actant personnel, qui est doté de la capacité de jugement et d'assomption. C'est une instance qui pense, qui asserte et assume son énonciation. Cette instance se rattache au logos, elle « n'intervient en propre, c'est-à-dire sous la forme ponctuelle de l'acte de jugement, que dans une séquence postérieure au moment de l'expérience ». J.-C. Coquet, *La quête du sens. Langage en question*, Paris, PUF, 1997, p. 14. Le second, le non-sujet, c'est une instance corporelle qui perçoit, prédique, mais n'assume pas. Pour reprendre Coquet : « Sujet, instance judicative, b, instance seconde, relevant du logos. Non-sujet, instance corporelle, a, instance de base, relevant de la phusis ». J.-C. Coquet, « Problématique du non-sujet », [in] *Actes Sémiotiques*, n° 117, 2014.

⁸ A. J. Greimas, J. Fontanille, *op. cit.*, p. 18.

⁹ A. Bezzazi, « Affects et imaginaire dans la poésie orale amazighe », [in] *Innovation, Technologies, Education Et Communication*, n° 1, 2020, p. 42.

¹⁰ *Ibidem*.

à la portée du moindre écolier. [...] Ses mains aveuglent, tâtant les sillons creusés par la cigarette, identifier des lettres. Bientôt, il fut édifié : au bas de son ventre, le geôlier inscrivait le nom du pire ennemi de Hechmi, ce Loutfi Bebès, commissaire de police, qui l'avait dénoncé, puis lui avait pris Néjia. [...] Au-dessus du pubis, le nom maudit se détachait avec une netteté sans pareille. Hechmi tourna le dos au miroir et se mit au lit (*LI*, 69-70).

L'observation des différents signifiants corporels inscrits sur le corps permet de prendre une distance vis-à-vis de son corps, d'observer ses états, et, par conséquent de lénifier les passions dysphoriques qui en découlent.

Dans la même séquence qui décrit le rapport entre le protagoniste et son tortionnaire, nous assistons à un corps qui réagit à la simple présentification de son ennemi, donnant, ainsi, naissance à des simulacres passionnels agissant sur le présent du sujet : « Cœur en cendres, bouche amère, il imaginait Besbès reprenant sa voiture et réintégrant sa luxueuse villa qu'il partageait avec Néjia et leurs enfants » (*LI*, 78).

Certes, les signifiants corporels disent l'amertume et le chagrin intense que le sujet a éprouvés dans son état présent, or, ces états affectifs ne sont que le résultat de la présentification de l'absent, son tortionnaire, par sa propre imagination. Comme le répète Fontanille, il s'agit de la « présentification » comme « source du simulacre passionnel », où dès que l'objet se présente à son esprit sous la forme d'une représentation, cet objet s'inscrit dans son « présent »¹¹, et par conséquent agit sur lui.

Le corps, jusqu'ici, est conçu comme une surface sur laquelle s'inscrivent les malheurs et les atrocités des sujets. Il offre des signes pour lire ce qu'ils vivent, subissent et ressentent, de manière générale, il s'agit d'un corps qui fait signe de la marginalité des personnages.

2. Le corps faisant sens : de la marginalité invisibilisée et de la fracture identitaire

Le texte en question met en discours une autre marginalité, cette fois-ci, choisie plutôt que subie, prise en charge au niveau actoriel par la petite bourgeoise Zeineb. Celle-ci, l'accès de la marginalité à son univers de croyance a pour corollaire une sorte d'anesthésie affectant l'extéroceptivité du corps propre. La femme ne se soucie plus de ce qui se passe autour d'elle. Elle est presque coupée du monde. Les malheurs des autres, y compris de sa fille et de son mari, ne les troublent plus. Son imperméabilité figurativise une apathie cynique : « Souci et compassion lui étaient étrangers ; elle se contentait de répéter les doléances qu'on lui confiait, les renforçant par un assentiment » (*LI*, 104). À la manière de Diogène qui disait : « *il faut de la*

¹¹ J. Fontanille, « Dérobadé d'amour. Sémiotique des passions : exercice pratique », [in] E. Constans (dir.), *Le Roman sentimental*, t. II, Limoges, Presses Universitaires de Limoges et du Limousin, 1991, pp. 97-115, p. 109.

raison ou d'une corde »¹², cette apathie radicalisée donne lieu à une vie sans grand bonheur, certes, mais aussi sans grand malheur. C'est un être fermé sur lui-même, un actant sujet où le logos prend le dessus sur la phusis et oriente son programme de l'automarginalisation.

Ce trait imperméable de son corps semble refléter sa vie silencieuse et sa marginalité désirée. Le seul cas où son corps réagit au monde extérieur est celui de sa rencontre avec Latifa, dans un corps-à-corps immédiatement esthésique. En effet, comme le décrit le narrateur, Zeineb, étant incapable de sentir les parfums sur sa peau, elle demande à humer celle de Latifa :

Zeineb, flacon à la main, aspergea la peau offerte [celle de Latifa], insistant sur les parties les plus douces, [...]. Là, le grain, d'une douloureuse finesse, capturerait la senteur, puis la restituait avec une précision d'orfèvre. Zeineb, tête nichée dans l'arrondi du bras, aspira profondément : « enfin, je rentre chez moi ! » murmura-t-elle en buvant la précieuse fragrance. Yeux clos, son souffle ample et lent, creusait chaque fois plus loin, plus profond, comme si elle voulait se fondre à l'épiderme soyeux, n'être plus qu'arôme » (LI, 146).

Cette séquence descriptive est pertinente dans la mesure qu'elle souligne un tournant passionnel du corps de Zeineb qui passe de l'anesthésie à un autre régime sensible d'esthésie et de fusion. De cette co-présence des deux corps, se déclenche l'esthésie, le sujet est invité, par la médiation de l'odorat, à se fondre dans le corps de l'autre femme. Nous sommes devant un sujet désirant, sentant, touchant, qui s'unit à l'objet, se fond en lui, se laisse absorber par celui-ci, s'abandonne corps et âme dans l'accomplissement de la fusion, ce qui donne à lire l'objet-corps comme un véritable *co-sujet*, capable de mettre esthésiquement à l'épreuve Zeineb et de la faire, par la médiation de ce contact immédiat, être autre qu'elle était, de transformer son être en un nouvel être, de la révéler à elle-même et de faire émerger son homosexualité invisibilisée, ou en termes des modes d'existence, de réaliser son identité.

Eu égard à la co-présence des deux actants, le sujet paraît comme libéré de toute règle et de toute convention. Le moment de la passion ne vient pas après l'action, comme le résultat d'une certaine structure actancielle et modale, mais, il coïncide avec le moment de l'interaction. Cette passion fuse immédiatement de deux corps co-présents, ce qui donne à la lire comme inattendue.

Dans cette même perspective, le texte de Azza Filali met en lumière d'autres cas où le sujet est affecté par le contact corps à corps laissant apparaître sur la surface d'autres identités invisibilisées. En effet, la rencontre du corps-à-corps entre Hechmi, l'islamiste, employé dans une usine, et Latifa, une prostituée, a eu lieu après l'incident à l'usine où Hechmi s'est blessé. Le corps souffrant : « Hechmi vacillant, avançait, tenant le mur. A chaque pas, la douleur devenait plus forte ; gémissant, il s'effondra sur le trottoir, tête entre les mains » (LI, 155), perçu par la femme :

¹² D. de Sinope, cité par D. Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, trad. par M.-O. Goulet-Cazé, Paris, Le Livre de poche, 1999, p. 24.

« Hechmi leva la tête [...], une femme le regardait » (*LI*, 166), assure cette rencontre et crée une esthésie entre les deux actants-sujets sans médiation aucune d'objets de valeur fixés en référence aux programmes d'action prédéfinis. Nous avons affaire à un rapport intersomatique, où les sujets, pour reprendre Landowski, sont « dotés de quelque chose d'essentiel [...] : tout bonnement d'un corps, et du même coup d'organes sensoriels »¹³.

La coprésence des deux corps, assurée par le regard, a été suffisante pour l'émergence d'une relation sensible entre les deux actants, et ce dans l'absence quasi-totale d'affinités entre les deux actants qui paraissent visiblement antinomiques, lui, un islamiste dévoué, tandis que « la femme n'avait pas des allures d'une bonne musulmane. Elle ne portait pas le hijab et ses bras, bien en chair, émergeaient, nus, d'un chemisier vert » (*LI*, 182), dit le narrateur. Seul le corps-à-corps fait sens, dans l'anéantissement total de toute convention, de toute contrainte transcendante ou immanente, tout en assistant à ce que les phénoménologues désignent de l'époque transcendante, où les appartenances et les différences s'anéantissent pour donner la parole au corps. La rencontre, par accident, par hasard¹⁴, par un geste anodin : « lever la tête », par la médiation d'un regard, est un événement inattendu qui a entraîné une fracture dans l'être du sujet :

Assis au fond du bus, son sac entre les genoux, Hechmi avait fermé les yeux. Depuis plusieurs jours, il évoluait dans un monde où rêve et réalité s'entrelaçaient si fort qu'il ne savait plus où s'arrêterait l'un et où commençait l'autre. Était-il vraiment dans le bus, en direction de Redeyef ? De ses doigts, il effleura la vitre fraîche ; contre son flanc, un homme assoupi pesa. Ce corps contre le sien était réel, mais Hechmi ne se fiait plus à ses sens. Il referma les yeux et le rêve lui revint, si doux, si intense qu'une onde de plaisir le parcourut. Les mains de Latifa couraient sur sa peau, s'attardaient sur son ventre brûlé ; la douceur de ses lèvres apaisait les cicatrices toujours vives. Rayonnante, comme lavée de l'intérieur, elle se pelotonnait contre Hechmi et il la caressait d'une main indécise, rappelant à lui des gestes oubliés ; puis son corps enveloppait celui de sa compagne, offert, telle une prairie heureuse... L'étreinte était si longue qu'elle semblait vouloir racheter l'éternité de solitude que Hechmi avait endurée. Lui avait vraiment proposé de s'installer à Redeyef ? Avait-elle répondu : « je viendrais quand tu voudras » ? Hechmi hocha la tête : tout cela n'était qu'un rêve (*LI*, 233-234).

La consistance de la rencontre esthétique et l'effet de l'émotion semblent abolir les frontières entre le réel et l'imaginaire. Si au niveau de la jonction le sujet est en disjonction avec la femme, au niveau passionnel, la conjonction perdure sous une forme simulacrale. L'effet de l'émotion générée par la rencontre semble également briser le monde clos du sujet qui sombre dans une sorte de stéréotypie : un islamiste

¹³ *Ibidem*, p. 62.

¹⁴ Le hasard, comme examiné par Éric Landowski dans son article « Les interactions risquées », est la figure de l'accident, il est « capable de bouleverser (sans jamais vouloir de mal à personne), ou de faire réussir (sans la moindre bonne intention), n'importe quel programme en cours, n'importe quelle manipulation, n'importe quel ajustement, le hasard mérite sans conteste d'être reconnu comme le possesseur d'un rôle catastrophique par excellence ». E. Landowski, « Les interactions risquées », [in] *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 101-103, 2006, p. 70.

ne peut tisser une relation avec une prostituée. Ce qui a donné lieu à une sorte de subversion profonde qui l'affecte dans son être. Le dévouement à la Cause qui agissait comme tiers-actant transcendant et détermine les actes du sujet, est remplacé par la femme qui figurativise un tiers-actant immanent agissant intensément en lui, le mettant dans la position de cible, et, par conséquent, le réduit au statut de non-sujet passionnel. Tel est le pouvoir de l'émotion, outre la fracture engendrée, elle agit, pour reprendre la métaphore de Kant, « comme une eau qui rompt sa digue »¹⁵, et s'empare de l'actant.

Conclusion

Constituant l'objet de cette étude, le corps dans le roman *Les Intranquilles* a été soumis à une double analyse. La première l'a envisagé dans une conception instrumentalise où il est question d'un corps qui fait signe. Les prédicats somatiques servent ainsi de signifiants pour exprimer les états affectifs des sujets et leur condition sociale. La deuxième a porté sur le corps comme faisant sens. Dans ce cas, la manifestation corporelle porte un sens qui n'est pas préalablement catégorisé. Seul le corps-à-corps fait sens, et ce dans l'anéantissement total de toute convention, de toute contrainte transcendante ou immanente, bref, de tout sens préétabli. La co-présence du corps-à-corps fait émerger dans la surface l'identité homosexuelle invisibilisée par la femme, d'une part, et explique la fracture identitaire du sujet islamiste, de l'autre. En d'autres termes, du moment que l'invisible est « ce qui n'est pas actuellement visible, mais pourrait l'être »¹⁶, ces identités sont là, mais sans être l'objet, « c'est la transcendance pure, sans masque ontique »¹⁷. Elles sont, pour paraphraser Merleau-Ponty, présentes à leur manière, et à travers cette expérience du corps-à-corps sont rendues lisibles.

¹⁵ E. Kant, *Anthropologie d'un point de vue pragmatique*, trad. P. Jalabert, [in] *Œuvres philosophiques*, t. III § 74, Paris, Gallimard, 1986, p. 1068.

¹⁶ M. Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964, p. 310.

¹⁷ *Ibidem*, p. 282.